

CHAPITRE XII

Histoire de la philosophie de Descartes dans les Pays-Bas. — Succès et luttres du cartésianisme en Hollande, du vivant de Descartes. — Disciples formés par Descartes lui-même. — La princesse Élisabeth. — Ses relations avec Descartes. — Son abbaye de Herforden. — La reine Christine de Suède. — Constantin Huygens, Cornelius Van Hooglande, amis de Descartes. — Deux professeurs cartésiens à Utrecht, en 1648, Réneri et Régius. — Amitié de Descartes pour Régius. — Imprudence de Régius. — Portrait de Voëtius, le plus grand ennemi de Descartes en Hollande. — Condamnation de Régius et de la philosophie de Descartes. — Pamphlet de Schoockius dicté par Voëtius. — Lettre de Descartes à Voëtius. — Fureurs et intrigues de Voëtius. — Descartes cité à comparaître comme coupable d'athéisme et de calomnie. — Intervention de l'ambassadeur de France et du prince d'Orange. — Schoockius cité par Descartes comme calomniateur. — Confusion de Voëtius. — Schisme de Régius. — Régius désavoué et réfuté par Descartes. — Querelle de Descartes avec l'université de Leyde et satisfaction qu'il obtient. — Des progrès de sa philosophie après sa mort. — Revue générale du cartésianisme dans les universités hollandaises. — Professeurs cartésiens à Utrecht. — Lambert Welthuysen. — Professeurs cartésiens à Leyde. — De Ræy, Heereboord, Heidanus, Volder. — Université de Groningue, Tobie André. — Université de Franckère, Ruardus Andala. — École illustre de Bréda. — Université catholique de Louvain. — Censures contre Descartes, — Dénonciation du nonce apostolique. — L'université de Louvain cartésienne et janséniste.

La lumière cartésienne s'est répandue avec une merveilleuse rapidité, non-seulement en France, mais sur presque toutes les parties de l'Europe. A peine Descartes est-il mort, qu'il n'était pas plus possible, au dire d'un de ses biographes, de compter le nombre de ses disciples, que celui des étoiles du ciel ou du sable de la mer (1). L'his-

(1) Pierre Borel, *Compendium vitæ cartesianæ*, 1653.

toire des systèmes de philosophie anciens ou modernes n'offre peut-être pas un autre exemple d'un plus prompt, d'un plus éclatant et plus universel triomphe. C'est dans la patrie adoptive de Descartes, dans la Hollande, où il avait passé la dernière moitié de sa vie, où il avait publié tous ses ouvrages, et enseigné lui-même sa doctrine à quelques disciples d'élite, c'est dans les universités hollandaises, plus accessibles que celles de France aux opinions nouvelles, qu'on voit d'abord la philosophie cartésienne se répandre et entrer ouvertement en lutte avec l'ancienne philosophie. Le cartésianisme hollandais a pris les avances sur le cartésianisme français, et ses rapides succès furent quelque temps l'objet de l'admiration et de l'envie des premiers cartésiens de France. « A quoi ont servi, dit Clerselier, toutes les calomnies de ses envieux, sinon à faire que son nom devint plus célèbre, que sa vie fût plus admirée, et sa doctrine si estimée, qu'elle partage aujourd'hui les écoles dans la Hollande et s'enseigne publiquement dans ses chaires. Ce que j'estime être si glorieux à cette province, que je lui enverrais quasi cet honneur, comme un bien qui nous devrait appartenir, n'était que j'estime en quelque façon raisonnable, que ceux-là jouissent les premiers du fruit de ses labeurs qui ont le plus contribué à son repos et à son loisir, et que cette terre porte les premiers fruits d'une semence qui n'a pas seulement été jetée, mais même conçue premièrement dans son sein (1). »

Nous commencerons donc, suivant l'ordre chronologique de ses développements, l'histoire de la philosophie cartésienne, par la Hollande, et non par la France. Avant d'aller mourir en Suède, Descartes avait vu, de ses yeux, à Utrecht et à Leyde, des chaires cartésiennes environnées et applaudies par la foule des étudiants. Déjà ses principes avaient remué les universités et même les églises de la Hollande tout entière, déjà ils y avaient commencé une

(1) Préface du 1^{er} volume des *Lettres*, Paris, 1667, in-4°.

révolution profonde dans la philosophie, dans la physique, dans la médecine, dans la théologie elle-même ; déjà enfin toutes les écoles s'étaient divisées en deux camps, dont l'un tenait pour Descartes et l'autre pour Aristote. De là des luttes passionnées, de là de fréquents-tumultes au sein des universités où, des deux côtés, se succèdent, sans interruption, les thèses, les pamphlets, les censures et les apologies. Bientôt les théologiens s'alarment des succès de la nouvelle philosophie, et surtout de ses envahissements dans le domaine de la théologie ; ils s'adressent aux magistrats, aux synodes, aux curateurs des universités, ils obtiennent des censures, des arrêts de proscription. Mais toutes les défenses sont éludées ou impuissantes, Descartes triomphe, malgré tous les obstacles, et sa philosophie continue d'être enseignée, là même où il n'est plus permis de prononcer son nom. La traduction de ses ouvrages en langue vulgaire fait pénétrer ses doctrines jusque dans la littérature populaire ; la théologie elle-même les adopte et les associe étroitement avec l'orthodoxie.

D'abord nous dirons quelques mots des disciples directs que Descartes a formés lui-même, puis nous raconterons les luttes qu'il eut à soutenir pour la défense de ses principes et même de sa personne. Mettons au premier rang de ses élèves, la princesse Élisabeth, petite-fille de Jacques I^{er}, l'aînée des filles de l'infortuné Frédéric V, électeur palatin du Rhin, élu roi de Bohême au commencement de la guerre de Trente ans (1). Cette princesse vivait à La Haye chez sa mère, qui s'y était réfugiée, et elle avait refusé de hautes alliances afin de se livrer librement

(1) Il eut cinq fils et cinq filles. L'aîné des fils est Charles-Louis, électeur palatin, que nous verrons offrir une chaire de philosophie à Spinoza. Parmi les sœurs d'Élisabeth, nous citerons Louise-Hollandine, abbesse de Maubuisson, l'électrice Sophie, mère de cette Charlotte-Sophie, reine de Prusse, qui ne fut pas moins attachée à Leibniz que sa tante Élisabeth à Descartes. Voir, sur la princesse Élisabeth, l'intéressant Mémoire de M. Foucher de Careil, *Descartes et la princesse palatine*, petit in-8°, Durand, 1862.

à son goût pour l'étude et la philosophie. Descartes étant venu résider dans les environs de La Haye, à Endegeest, elle l'appelaient souvent auprès d'elle pour l'entretenir de sa philosophie. Il lui dédia les *Principes* avec ce bel éloge : « que jamais il n'avait rencontré personne qui ait si généralement et si bien entendu tout ce qui est contenu en ses écrits. » Mais un tragique événement interrompit ces conférences philosophiques (1). Obligée de quitter la Hollande, la princesse Élisabeth s'en alla successivement résider dans les cours de divers princes d'Allemagne ses parents, d'où elle entretint un commerce de lettres avec Descartes. Nous avons déjà dit quel est l'intérêt particulier que présentent les lettres de Descartes à cette princesse, au point de vue de la morale, de la connaissance du cœur humain et des passions. Il cherche à agir sur son cœur, en même temps que sur son esprit, et à la consoler : « de l'opiniâtreté de la fortune à persécuter sa maison (2). » Nommée plus tard, quoique calviniste, abbesse de la riche abbaye luthérienne de Herforden en Westphalie, la princesse Élisabeth fit de son abbaye une école cartésienne (3). Tous, d'ailleurs, catholiques, calvinistes, luthériens, sociniens, déistes, y étaient bien accueillis, à la seule condition de s'occuper de philosophie. Elle ne mourut que longtemps après Descartes, en 1680, après avoir eu aussi des relations philosophiques avec quelques-uns

(1) Son frère, le prince Philippe, attaqua et tua en plein jour, sur la place publique, un gentilhomme français nommé d'Épinay, qui passait pour l'amant de sa mère. Ce gentilhomme était son ennemi, et le prince crut reconnaître en lui un de ceux qui, la veille même, avaient attenté à sa vie. La princesse ayant pris parti pour son frère, tous deux furent bannis de La Haye par la reine. Un fait est hors de doute, dit M. Foucher de Careil, c'est la parfaite innocence de la princesse et l'absence de toute préméditation de la part du prince.

(2) Édit. Cousin, X, 304. Les lettres de la princesse, rendues par Chanut à sa famille après la mort de Descartes, sont malheureusement perdues.

(3) Baillet, t. II, p. 235. — Discours sur la vie et la méthode de Descartes, prononcé à Berlin en 1846, par C.-J.-G. Jacobi. (*Journal de mathématiques*, t. XII, 1847.)

de ses principaux disciples. Ainsi elle échangea quelques lettres, malheureusement perdues, avec Malebranche (1), et avec Poiret qui, de cartésien devint mystique. Certains passages de sa correspondance avec Poiret, semblent prouver qu'elle même, sur la fin de sa vie, aurait incliné à un certain mysticisme (2).

De la princesse Élisabeth ne séparons pas une autre princesse, la reine Christine, qui reçut aussi des leçons de Descartes, quoiqu'elle nous oblige à quitter un moment la Hollande pour la Suède. Reine bizarre, plutôt que grande reine, la fille de Gustave-Adolphe, douée d'une infatigable activité, partageait son temps entre les études et les affaires; elle étudiait à la fois plusieurs sciences et plusieurs langues, et attirait à sa cour des savants de tous les pays. Ce qu'elle avait appris de la nouvelle philosophie par M. Chanut, ambassadeur de France en Suède, lui donna un vif désir de voir et d'entendre son auteur lui-même. Descartes, comme nous l'avons déjà dit, après avoir longtemps hésité, cédant à ses vives et flatteuses sollicitations, alla à Stockholm, dans l'intérêt, pensait-il, de sa philosophie et de ses expériences. L'objection que la reine lui avait faite, par l'intermédiaire de M. Chanut, sur la difficulté de concilier avec le christianisme l'idée de l'infini du monde, semble prou-

(1) En voici une citation par l'auteur de la *Vie de Poiret* : « Se unum ex Dei filiis pluris facere quam omnes philosophos longe maximos totius mundi encomiæ quibus eam hi cumulaverant, totidem sibi nunc causas esse vanitatum suarum præteritarum memoria se humiliandi. » (*De vita et scriptis Poireti commentariolum*, en tête des *Opera posthuma*, in-4°, Amst., 1721.) A cette même époque, Jean Labadie, chef d'une secte mystique persécutée en Hollande, mademoiselle de Schurmann, les principaux chefs des quakers d'Angleterre, Georges Fox et William Penn, vinrent chercher asile et protection, et prêcher leurs doctrines à l'abbaye de Herforden, non sans faire beaucoup d'impression sur l'esprit de la princesse. Voir sur ce sujet de curieux détails dans le *Mémoire* de M. Foucher de Careil.

(2) Dans son catalogue des pièces relatives à l'histoire de Malebranche, le P. André mentionne deux lettres de Malebranche à la princesse Élisabeth. (Introduction aux *Œuvres philosophiques du P. André*, par M. Cousin.)

ver qu'elle n'était pas incapable des études métaphysiques. Mais au bout de trois mois, la mort lui enleva ce maître qu'elle avait tant désiré. Vivant, elle lui avait prodigué les marques d'estime et d'admiration, mort, si nous en croyons Baillet, elle le pleura, mais pour bientôt l'oublier. Peu de temps après elle étonna l'Europe par son abdication et par sa conversion au catholicisme. Nous verrons les cartésiens français faire un certain bruit de cette conversion, plus que suspecte, en faveur de la philosophie de Descartes et de sa compatibilité avec la foi.

Revenons à la Hollande. Il faut mettre, au premier rang parmi les amis, sinon parmi les disciples de Descartes, Constantin Huygens et Cornelius Van Hoogland. Constantin Huygens, seigneur de Zuitlichem, père du grand Huygens, était un des personnages les plus considérables et les plus distingués de la Hollande. Conseiller du prince d'Orange, homme d'État, homme de guerre, et en outre homme de lettres, savant, mathématicien, versé dans l'étude des langues, poète en hollandais et en latin (1), il se prit d'un grand goût pour la personne et pour la philosophie de Descartes qui eut en lui l'ami et le correspondant le plus dévoué.

En partant pour la Suède, Descartes avait confié une partie de ses manuscrits à Van Hoogland dont il fit en quelque sorte un de ses exécuteurs testamentaires. Van Hoogland, professeur de médecine à l'Académie de Leyde, a dédié à Descartes un ouvrage intitulé : *Cogitationes quibus Dei existentia et animæ immortalitas demonstrantur* (2). Cet ouvrage prouve que son intelligence de la

(1) Voir l'éloge que fait Baillet de M. de Zuitlichem, liv. III, ch. xiv. Parmi ses poésies latines, il en cite une dans les *Heures perdues, momenta desultoria*, sur le *Je pense, donc je suis*. Plusieurs lettres très-importantes de la correspondance de Descartes sont adressées à M. de Zuitlichem. M. Foucher de Careil, dans la 2^e partie des *Œuvres inédites*, nous fait connaître un autre correspondant de Descartes, M. de Wilhelm, beau-frère de Constantin Huygens, comme lui conseiller du prince d'Orange, et non moins empressé à rendre des services à Descartes.

(2) 1646, in-12, Lugd.-Batav.

philosophie de Descartes n'égalait pas son amitié pour sa personne, car on y trouve une explication toute matérialiste de l'union de l'âme et du corps, et nulle autre preuve de l'existence de Dieu que les merveilles du monde. Dans tout le livre il n'y a guère de cartésien que la dédicace. Descartes a raison de dire de lui, dans une lettre à la princesse Élisabeth : « Je ne crois pas même qu'il ait jamais bien lu mes ouvrages. » Mais Van Hoogland se rattachait à Descartes comme médecin, et expliquait par la chimie et les mathématiques toutes les fonctions de la vie.

Les premiers professeurs cartésiens de la Hollande furent Réneri et Régius, et la première université, où la philosophie nouvelle fut publiquement enseignée, fut celle d'Utrecht. Réneri, professeur à Deventer, l'apprit de Descartes lui-même, qui n'avait encore publié que le *Discours de la Méthode*, et la porta dans la chaire de philosophie de l'université d'Utrecht, où bientôt il lui conquit un jeune et brillant disciple dans la personne de Leroy, plus connu sous le nom latinisé de Régius. Grâce à la méthode et aux principes de Descartes, Régius obtint un tel succès, dans ses leçons particulières de médecine et de philosophie, que ses élèves enthousiasmés formèrent une sorte de ligue pour son avancement, et obligèrent l'université de créer en sa faveur une seconde chaire de médecine. Ainsi, en 1638, un an après le *Discours de la Méthode*, déjà deux professeurs inauguraient avec éclat le cartésianisme dans l'université d'Utrecht qui, comme le dit Baillet, semblait être née cartésienne (1). Réneri mourut, l'année suivante, et un autre professeur de la même université, Emilius, mêla à son oraison funèbre un magnifique éloge de Descartes (2).

(1) C'est seulement en 1636 que l'école illustre, *schola illustris*, d'Utrecht, avait été érigée en université.

(2) Emilius était professeur d'éloquence, il fit imprimer cette oraison funèbre avec le titre suivant : « Ad manes defuncti qui cum nobis-
« lissimo viro Renato Descartes, nostri sæculi Atlante et Archimede unico,
« vixit conjunctissime, abdita naturæ et cœli extima penetrare ab eodem
« edoctus. »

Réneri mort, Régius devint le premier représentant de la nouvelle philosophie, et fut même au risque d'en être le martyr. Nommé professeur de l'université, il écrivit aussitôt à Descartes, qu'il ne connaissait pas encore, pour le remercier du service qu'il lui avait rendu, sans le savoir, en lui demandant ses leçons et ses conseils, et le suppliant de ne pas abandonner son propre ouvrage. Empressé d'accueillir un si fervent disciple, Descartes, pour le former et le diriger, n'épargna ni le temps ni les conseils. Il répondait à toutes ses questions, il corrigeait tous ses écrits, il le recevait dans sa demeure avec sa femme et ses enfants. Pendant plusieurs années, Régius se montra docile, et fut le disciple bien-aimé. Cependant, emporté par la fougue de son caractère, plus d'une fois il donna prise, sans nécessité, à ses adversaires, et suscita contre lui, et contre la philosophie nouvelle, des persécutions, qu'il eût évitées, s'il se fut mieux conformé aux conseils de Descartes. C'est ainsi qu'il fit soutenir par un de ses élèves, de Ræy, qui devait être aussi bientôt un habile professeur cartésien, des thèses publiques, où la philosophie de l'École était vivement attaquée et tournée en ridicule. De là un grand tumulte dans l'assemblée excitée par les professeurs péripatéticiens et leurs élèves.

A la tête de ces professeurs péripatéticiens était Gisbert de Voët ou Voëtius (1), qui venait d'être élu recteur de l'université. Arrêtons-nous un peu sur ce personnage, le plus violent et le plus redoutable des adversaires de Descartes en Hollande, le chef d'une secte de fanatiques zélés d'Aristote et de l'orthodoxie protestante. Voëtius était un professeur de théologie, un prédicateur véhément et populaire, jouissant d'un certain crédit auprès des magistrats et du peuple, par le zèle que, en toute occasion, il affichait pour la religion réformée et pour

(1) Né en 1593, professeur de théologie et de langues orientales à l'Académie d'Utrecht. Indépendamment de ses écrits contre Descartes, il a composé une foule d'ouvrages théologiques. Il est mort en 1685.

l'orthodoxie du synode de Dordrecht, contre les arméniens, contre les papistes et tous les dissidents (1). C'est un de ces types de fanatisme et d'hypocrisie, un de ces insulteurs et accusateurs d'office, que trop souvent on rencontre dans l'histoire des luttes et des persécutions de la philosophie. Ennemi de toutes les nouveautés et défenseur de toutes les anciennes doctrines, avant d'attaquer les cartésiens, il s'était élevé avec la plus grande violence contre celui qui, le premier, dans l'université, avait enseigné la circulation du sang. L'intérêt prétendu de l'état, de l'école et de l'église, la perfidie, la violence ouverte, les thèses, les pamphlets, les dénonciations à l'université et aux magistrats, tout lui fut bon pour perdre Descartes. Déjà il avait insinué et répandu l'accusation d'athéisme dans des thèses sur l'athéisme, où, sans le nommer, il le désignait clairement. Il semble que Descartes, entre tous les philosophes, devait être à l'abri d'une telle accusation, mais comme elle parut à Voétius plus propre que toute autre à faire impression sur les esprits, c'est elle qu'il cultiva de préférence. En même temps que l'athéisme, et sans beaucoup se soucier de concilier ensemble ces deux accusations, il reprochait à Descartes sa religion, il le représentait comme un élève, un ami, un espion des jésuites, un jésuite de la pire espèce, *jesuitaster*, dangereux pour les lois et la religion de la Hollande (2). C'est ainsi qu'il cherchait à exciter les esprits

(1) Voici le portrait qu'en fait Descartes dans sa lettre au P. Dinet : « C'est un homme qui passe dans le monde pour théologien, pour prédicateur et pour un homme de controverse et de dispute, lequel s'est acquis un grand crédit parmi la populace, de ce que déclamant tantôt contre la religion romaine, tantôt contre les autres qui sont différentes de la sienne, et tantôt invectivant contre les puissances du siècle, il fait éclater un zèle ardent et libre pour la religion, entremêlant aussi quelquefois dans ses discours des paroles de raillerie qui gagnent l'oreille du menu peuple. » (Édit. Cousin, t. IX, p. 34.)

(2) Néanmoins ce saint réformé, comme l'appelle Descartes, ne s'était pas fait scrupule d'écrire à un moine catholique (au P. Mersenne) pour lui proposer de faire cause commune avec lui contre Descartes, comme

contre la philosophie nouvelle et contre Descartes (1). Mais, avant de s'attaquer au maître lui-même, il voulut le frapper dans la personne de son disciple.

Aux thèses de Régius, il en opposa d'autres où il faisait soutenir par ses élèves, que le mouvement de la terre est évidemment contraire à l'Écriture sainte, que la physique qui rejette les formes substantielles, ne peut s'accorder avec Moïse, que l'opinion de ceux qui enseignent que l'homme, composé de l'âme et du corps, est un être par accident et non de soi-même, est absurde et erronée. Cette dernière proposition, qui fut, non sans raison, sévèrement blâmée par Descartes, s'était en effet glissée dans la discussion des thèses de Régius, et Voétius ne manqua pas d'en tirer parti. Enfin toute cette philosophie était représentée comme dangereuse et comme favorable au scepticisme. On pense bien que, dans la discussion, ni Régius ni Descartes lui-même ne furent ménagés.

Régius s'empressa de transmettre à Descartes le récit de toute l'affaire et un plan de réponse. Descartes le blâme d'avoir heurté l'École de front, et lui conseille de ne pas répondre, ou du moins de ne le faire que dans les termes les plus modérés, et surtout de rétracter cette proposition malheureuse, que l'homme est un être par accident. Il lui envoie même un projet de réponse qui est un modèle d'habileté et de modération (2). Régius ne suivit qu'à moitié les conseils de Descartes; il fit une réponse convenable et modérée dans la forme, mais dans laquelle il ne rétracta rien (3), et qui, comme Descartes l'avait prévu, n'eut d'autre

contre l'ennemi commun de toute religion. Mais il s'était mal adressé, ne connaissant pas sans doute l'amitié du P. Mersenne pour Descartes. Le P. Mersenne envoya la lettre de Voétius à Descartes, qui en tira bon parti contre l'hypocrisie de son adversaire, l'accusant, ce qui devait faire quelque impression en Hollande, d'aller chercher des auxiliaires contre lui parmi les moines jusqu'au fond des cloîtres de France.

(1) Voir une page éloquente de Malebranche contre Voétius dans le VI^e chap. du IV^e livre de la *Recherche de la vérité*.

(2) Édit. Cousin, t. VIII, p. 614.

(3) *Responsio seu notæ ad corollaria theologico-philosophica*, etc.

effet que d'irriter encore davantage Voétius et ses partisans. A force d'intrigues, Voétius parvint à obtenir des magistrats une sentence qui ordonnait à Régius de se renfermer dans ses leçons de médecine, et qui lui interdisait de donner des leçons particulières. En même temps que la réponse de Régius, il réussit à faire condamner la philosophie nouvelle, *philosophia nova et præsumpta*, par la majorité des professeurs dans l'assemblée générale de l'université, comme contraire à l'ancienne et à la vraie philosophie, comme détournant à la jeunesse de l'étude et de l'intelligence des termes scholastiques, sans lesquels il est impossible d'arriver, disait-il, au comble de l'érudition, et enfin comme conduisant au scepticisme et à l'irréligion (1).

Non content de ce premier succès, après avoir frappé le disciple, Voétius songe à porter ses coups plus haut et à frapper le maître lui-même. Cependant, n'osant pas entrer encore ouvertement en lice, il met d'abord en avant un de ses élèves, Martin Schoockius qui, sous sa dictée, écrit contre Descartes un livre diffamatoire intitulé : *Methodus novæ philosophiæ Renati Descartes*, où Descartes était accusé d'athéisme et comparé à Vanini. Descartes répondit par une lettre (2), qu'il adressa, non pas à Schoockius, mais à Voétius, comme au véritable auteur du livre. Dans cette lettre, pleine de bon sens, d'éloquence et d'ironie, il mettait au néant les calomnies de son adversaire contre sa

(1) Voir ce jugement rendu le 16 mars 1642 dans la lettre de Descartes au P. Dinet.

(2) Lettre à Gisbert Voët sur deux livres récemment publiés à Utrecht par Voët, l'un sur la confrérie de Marie, l'autre sur la philosophie cartésienne, tous deux de même format in-12, des mêmes presses et chez le même imprimeur. Ces ressemblances extérieures contribuèrent à confirmer Descartes dans la pensée que Voétius était l'auteur du second comme du premier. Dans son *Commentaire sur le Discours de la Méthode*, le P. Poisson apprécie ainsi cette défense de Descartes : « Sans doute, un savant homme n'a dit que la vérité, lorsque, parlant de l'apologie où M. Descartes se plaint de Voétius, il juge que Descartes n'eût pas été moins parfait orateur qu'excellent philosophe, s'il eût voulu donner à l'étude de l'éloquence une partie du temps qu'il a employé à la recherche de la nature. »

personne et sa doctrine, il démasquait son ignorance, son hypocrisie et sa mauvaise foi.

Voétius, directement attaqué, redouble de fureur ; il circonviend les magistrats, obtient une sentence qui condamne, comme diffamatoire, cette lettre de Descartes et une autre lettre, au P. Dinet, où il racontait toute sa querelle avec Voétius, et faisait un portrait fort peu flatté de son adversaire. L'auteur lui-même, comme un criminel, fut cité, au son de la cloche, à comparaître sous la double accusation d'athéisme et de calomnie. L'affaire devenait grave ; à tout le moins, Descartes, qui était venu chercher la paix en Hollande, risquait-il d'être condamné à une forte amende et de voir ses livres brûlés par la main du bourreau. Déjà même Voétius avait fait, si nous en croyons Baillet, un marché avec le bourreau pour ne pas épargner le bois, afin qu'on vit la flamme de loin. Heureusement Descartes, qui alors ne résidait pas dans la province d'Utrecht (1), fut informé à temps de cette inique procédure, et put la faire casser par la protection de l'ambassadeur de France et du prince d'Orange. « J'ai dû recourir à vous, écrit-il à l'ambassadeur, pour leur apprendre que je ne suis point un banni et faire cesser, par votre entremise, leurs desseins contre moi (2). » Lui-même dans une lettre, non moins ferme et éloquente que celle à Voétius, avait demandé satisfaction aux magistrats, et protesté contre l'iniquité de leur sentence, de leurs poursuites, et contre l'interdiction de tous les ouvrages en sa faveur (3). Les magistrats de la ville d'Utrecht furent blâmés par les États de la province.

Encouragé par ce premier succès, Descartes, à son tour,

(1) Il y avait près de six semaines, dit Baillet, qu'il avait quitté le voisinage de Leyde pour retourner en nord Hollande et se loger à Egmond.

(2) M. Foucher de Careil a découvert à la bibliothèque de La Haye une partie fort intéressante de la lettre ou mémoire de Descartes à M. de la Thuillière, ambassadeur de France. (*Œuvres inédites de Descartes*, 2^e part.)

(3) Lettre apologétique aux magistrats de la ville d'Utrecht, édit. Cousin, t. IX, p. 250.

reprend l'offensive et cite Schoockius comme calomniateur devant le sénat académique de l'université de Groningue, où il avait été professeur. L'affaire tourna à la confusion de Voétius que Schoockius accusa d'avoir falsifié son manuscrit, et d'y avoir ajouté, de sa main, la comparaison avec Vanini. Quant à lui, il déclara qu'il ne tenait nullement Descartes pour un impie et pour un athée semblable à Vanini. Ces protestations et ces rétractations furent consignées dans la sentence du sénat qui engagea Descartes à s'en contenter. Descartes sortit donc avec honneur, et à son avantage de cette querelle avec Voétius. Au retour du voyage qu'il fit en France à cette époque, il put continuer à vivre et à philosopher en paix au milieu de la Hollande.

Mais bientôt il fut obligé de désavouer hautement celui qui avait été, non pas le martyr, mais le premier confesseur de sa philosophie. En effet Régius, qui lui avait toujours donné beaucoup d'exercice pour le retenir, comme dit Baillet, devenait de plus en plus infidèle au véritable esprit de sa philosophie, surtout depuis qu'il s'était mis à dogmatiser sur la nature de l'âme raisonnable. Pendant le voyage de Descartes en France, en 1644, il commença de s'affranchir tout à fait de son autorité et de ses conseils, en dressant les essais d'une philosophie à sa mode. Cependant, une dernière fois encore, il fit preuve de quelque déférence pour son illustre maître, en lui soumettant son ouvrage. Mécontent des nombreuses hérésies qui y étaient contenues, Descartes répondit qu'il ne pouvait lui donner une approbation générale. Régius ayant résisté et cherché à justifier ce qu'il avait écrit, s'attira cette dure réplique : « Qu'il n'était pas encore assez versé en mécanique et en théologie pour en écrire et qu'il ne voulait pas qu'il le rendit participant de ses égarements en métaphysique ni de ses visions dans la physique et dans la médecine. » Il s'affranchit alors de toute soumission, et passa outre par une lettre injurieuse pour Descartes. Rien ne l'obligeait, disait-il, à refuser l'impression d'un ouvrage dont on pouvait espérer quelque utilité. Il le fit

imprimer, sans rien corriger, sous le titre de *Fundamenta physicæ*, en 1646.

Descartes dut désavouer ce disciple infidèle dans la préface de la traduction française des *Principes* (1). On peut juger à quel point Régius s'écartait de la vraie doctrine du maître par un petit livre, qu'il publia l'année suivante, sous le titre d'*Explication de l'esprit humain ou de l'âme raisonnable, où l'on montre ce qu'elle est et ce qu'elle peut être*. Non content de la publicité du livre, il avait fait afficher sur les murs d'Utrecht, en forme de placard, 21 articles qui en étaient le résumé, s'engageant à les soutenir contre tous, suivant l'ancienne mode des universités (2). On en eût pris l'auteur pour un disciple de Hobbes ou de Gassendi, plutôt que pour un disciple de Descartes. Régius en effet, après avoir d'abord soutenu que l'homme est un être par accident, s'engageait ici à prouver que l'esprit peut être un mode de la substance corporelle. Quant aux preuves de l'existence de Dieu, il prétendait qu'il n'y en a pas d'autres que l'observation des choses extérieures ou la révélation. Descartes pensant devoir encore désavouer Régius, qu'on était accoutumé à regarder comme son organe, fit paraître une forte et incisive réfutation de tous les articles du placard (3). Telle est l'histoire abrégée du schisme de Régius, comme dirent les cartésiens qui compa-

(1) « A cause qu'il a mal transcrit et changé l'ordre, et nié quelques vérités de métaphysique sur qui toute la physique doit être appuyée, je suis obligé de le désavouer entièrement et de prier ici les lecteurs qu'ils ne m'attribuent jamais aucune opinion, s'ils ne la trouvent expressément en mes écrits. »

(2) Voir ce placard, édit. Cousin, t. X, p. 75.

(3) « *Renati Descartes notæ in programma quoddam sub finem anni 1647 in Belgio editum cum hoc titulo: Explicatio mentis humanæ sive animæ rationalis, ubi explicatur quid sit et quid esse possit.* » Il y traite Régius avec beaucoup de hauteur et de dureté, et termine par ce nouveau désaveu : « Je me sens obligé d'avertir ici tous ceux qui le tiennent pour un grand défenseur de mes opinions, qu'il n'y en a presque aucune, non-seulement en ce qui concerne les choses métaphysiques, mais aussi en celles qui concernent les choses physiques, qu'il ne propose mal et dont il ne corrompe le sens. » (Édit. Cousin, t. X, p. 70.)